

## À l'amie, cette héroïne... qui ne m'aura pas sauvé la vie

par Catherine Mavrikakis

**D**ans *Cet Amour-là* (Pauvert, 1999), Yann Andréa raconte que Marguerite Duras lui disait que *l'écriture doit dépasser l'héroïsme du silence*. « Yann, il ne faut pas se croire désigné, pas se croire un héros. Pas se croire du tout. »

*C'est en faisant résonner les mots de Duras, qu'il faut lire les quelques idées qui suivent.*

\* \* \*

C'est de la mort impossible du héros dont je voudrais m'entretenir, puisque le héros sera par définition, pour les besoins de ma démonstration, celui qui ne meurt pas.

Le héros sera immortel ou ne sera pas ; il survivra toujours à lui-même. La mort, il saura la regarder en face, la dominer, la dompter, la faire manger dans sa main. Le héros ne mourra pas, il aura un rapport dialectique avec la mort : contrairement à tous, il vivra de sa mort, s'en nourrira. Le héros ne mourra pas de mourir, il sera toujours au-dessus de cela. La mort deviendra pour lui une sorte de tremplin grandiose. Mourir, cela lui adviendra, bien sûr, mais la mort réelle anodine, celle qui se manifeste dans toute l'étendue de sa platitude, n'arrivera qu'aux autres.

À vous, à moi.

Le héros lui, sera un sur-vivant, un plus que vivant, dans un au-delà de la vie qui ne sera jamais donné aux mortels.

Dans ce lieu qui n'est pas la vie, mais qui n'est pas la mort telle que nous la connaissons, le héros évoluera. Il sera l'homme du destin, celui par qui le sens arrive. Sa mort, parfois absurde, aura toujours une signification. Elle sera soit l'héroïsme même (je pense à la mort d'Achille), soit un pur accident stupide qui donnera la possibilité à l'homme de devenir ce qu'il n'était encore que potentiellement : un héros. Avec la mort, le héros sera toujours dans le monde de la chance, et cela même pour le héros-martyr : la mort est son porte-bonheur.

La mort du héros rassurera donc, elle ne sera jamais banale, et même lorsqu'elle pourra sembler l'être pour le commun des hommes, elle permettra au héros, et à lui seul, de se hisser vers sa gloire. Le héros arborera sa mort toujours comme le saint porte l'aurole. Avec grâce. La mort sera sa transcendance, sa magnificence.

Les femmes, dans ce contexte de la mort comme négation, comme impossibilité, ne pourront être des héros. À moins bien sûr qu'elles n'aient des allures, des manières ou encore des idées de garçon. J'ai longtemps rêvé d'être Che Guevara ou encore Jeanne d'Arc, avant de comprendre que je ne pourrais être, avec un peu de chance, que la maîtresse de l'une ou de l'autre. Je ne serai jamais un héros, tout simplement parce que je ne survivrai pas à moi-même. La mort m'aura, elle m'emportera totalement. Je n'y pourrai rien. Elle m'abîmera. Toute entière.

Je pense que c'est simplement quelque chose de la féminité qui se joue ici. Les êtres féminins ne sont

pas des héros, car la mort, ils ne veulent pas la séduire ou la dépasser. Ils se perdent tout simplement en elle. Il ne s'agit pas ici de penser la féminité comme quelque chose de proche de la nature, de la vie ou encore d'affirmer que la virilité doit être vue comme ce qui a toujours tenté de se dépasser, d'annihiler la résistance ou l'âpreté du monde.

Les femmes ne sauraient être du côté du naturel de la mort. À la mort, la féminité ne se résout pas, mais elle n'en fait pas un plat. Elle n'érige pas la mort en œuvre. Elle ne s'en drape pas. De la mort, elle sait le ridicule, le désuet, le misérable et surtout l'arbitraire. Pour la féminité, la mort n'est pas plus naturelle qu'aux hommes : elle est simplement absurde et ne trouvera jamais de sens, elle n'amène vers aucun lendemain qui chante. C'est ainsi que Nietzsche, lu par Derrida, voyait la femme<sup>1</sup> : celle qui, à la Vérité de la mort comme moment dialectique de l'authenticité, du grandiose, ne croit pas.

Si certaines femmes sont parfois des héros ou peuvent prétendre à ce glorieux statut (les filles guerrières des mangas japonais, Lara Croft qui tue tout le monde dans les jeux vidéos, la femme bionique, Calamity Jane, Ulrike Meinhof de la bande à Baader, Charlotte Corday, Margaret Thatcher qui a raté sa chance de devenir un héros national lorsqu'un attentat de l'IRA l'a presque transformée en charpie ou en martyr du Commonwealth), il faut, je le répète, que ces créatures de toutes tendances aient des valeurs et des attributs traditionnellement masculins pour être à la hauteur de leur personnage.

---

<sup>1</sup> Je reprends ici en la transformant l'analyse que Derrida fait du féminin, à partir de sa lecture de Nietzsche. Cf. Derrida, *Éperons*, collection Champs, Flammarion, 1978.

Les femmes-héros, pour le dire vulgairement, auront des couilles.

Autrement, elles seront reléguées au rang beaucoup moins élevé d'héroïnes. Et les héroïnes, contrairement aux héros, mourront. Emma Bovary, Anna Karénine, la Princesse de Clèves, la Nana de Zola, finissent mal et sans aucune transcendance. Elles crèvent... parfois avec panache certes, souvent dans la médiocrité.

Comme vous et moi.

Même Marilyn Monroe, dont la mort a amplifié la légende, est morte sans accéder à l'héroïsme. Dans sa fin à elle, beaucoup d'entre nous pourront reconnaître la leur. La mort de Marilyn nous éblouit, nous touche, mais aussi nous désole, nous apitoie. Elle aurait pu, elle aurait dû survivre. « Elle n'a pas eu de chance, la pauvre fille ». Marilyn est humaine, et à ce titre, sa mort est presque un hasard. La mort de Guevara, elle, c'est autre chose. Elle nous semble nécessaire.

C'est une mort bête, mais bien au delà de notre pouvoir terrestre. La mort de Guevara participe au destin du monde entier. Je ne peux décemment pas dire du Che : « Il n'a pas eu de chance, le pauvre type... ». Je ne pourrais même pas dire cela de Thatcher, si elle était morte pour la patrie.

Guevara est un héros, Marilyn ne sera jamais qu'une héroïne, une des nôtres. Guevara évolue dans l'espace de l'entre-deux, il restera toujours entre les dieux et les hommes, un lien entre eux, un messenger de l'au-delà. Marilyn ne sera jamais qu'une femme, singulière soit, mais tout de même un peu comme nous tous.

Il n'existe d'ailleurs pas de notion de super-héroïne, alors que le concept de super-héros est par-

tout, et a bercé nos enfances avec des personnages comme l'incroyable Hulk, Spiderman, Batman, Tarzan ou encore la virile Wonder Woman aux seins menaçants comme des obus. Le héros existe au super-latif, il peut être toujours plus grand : on peut imaginer même le super-super-héros : l'homme d'un temps à venir ou encore immémorial.

Chez l'héroïne, il y a quelque chose de relatif. Elle n'arrivera pas au *nec plus ultra* d'elle-même. Elle n'est ni parfaite, ni dans un devenir-perfectible. Elle est comme vous et moi, juste là où nous pourrions nous imaginer être un jour sans trop changer ce que nous sommes.

Être un héros me demanderait un sacrifice de moi-même, une croyance dans l'utilité de ma mort, dans sa fin. Je ne peux, avec mon tempérament, qu'y renoncer.

L'héroïsme est calqué sur un modèle non seulement viril mais aussi public. Le héros, femme ou homme, est un personnage dont la mort est digne de l'intérêt d'un grand nombre. L'héroïne, elle, appartient au domaine du privé ; elle n'a pas de cause, pas de mort plus grande qu'elle. Elle meurt et sa mort n'appartiendra jamais qu'à elle. Même si on a des photographies d'elle à la morgue. La mort de l'héroïne est une affaire personnelle et intime, dont on peut néanmoins la dépouiller. Le héros, lui, par sa mort renverse le fait personnel en une notion à prétention d'universalité : la mort du héros, c'est la mort comme pur concept.

L'héroïne, en fait, possède une certaine parenté avec l'idole. Marilyn Monroe peut être une idole, une héroïne des temps modernes, elle ne sera jamais un héros. L'idole ou l'héroïne ont une fonction sociale stabi-

lisante, elles consolident nos personnalités, nous réconfortent dans notre banalité quotidienne. J'ai mes idoles. Elles sont un peu mieux que moi certes, mais je peux prétendre à une vie presque semblable à la leur. Je m'identifie et cela me permet de vivre par procuration. L'idole, je l'« introjecte », pour le dire avec la psychanalyse, dans ma personnalité. Je deviens elle, elle devient moi. Sa vie, c'est aussi la mienne. Mais ces identités que je me donne, grâce à mes idoles, ne me font pas mal. Lorsque je me prends pour Claude François, Monica Lewinsky, le Pape ou Jacqueline Kennedy, je ne souffre pas...

Je rêve.

Je peux même me dépasser pour arriver aux qualités que j'admire chez mes idoles, mais cela me permet d'être moi, sans rester moi. De l'idole, je prends des morceaux que j'assimile, que je fais miens. Ce sera une coupe de cheveux, un regard, un mot, une façon de danser, une manière de prononcer goulûment le latin, de porter la toilette ou la soutane qui me trahiront. Les idoles, je les dérobe à la dérobée. Je leur vole des fragments de leur vie. Je les tue à petit feu, dans chaque imitation, chaque geste, pour pouvoir prendre leur place... Mais c'est encore moi que je cherche. Je suis *comme* mes idoles. Dans la copie, je suis encore et toujours moi.

L'idole, l'héroïne me rendent simplement la vie plus facile. Elles font de moi une voleuse de leurs attributs. C'est tout.

Le héros, lui, me détruit. Il m'écrase, me donne le vertige. Quand je veux lui ressembler, je me confronte à la médiocrité de mes talents, de mes capacités, de ma vie. Le héros est trop grand pour moi. Trop super, trop héroïque. Le héros me fait mal. Je ne

peux que l'adorer à genoux, comme l'on fait pour un dieu, mais quand je m'identifie à lui, quand je m'accroche à ce qu'il est, je bascule dans la folie. Je ne serai jamais à sa hauteur. Il est une excroissance de ma personnalité, une greffe qui ne prend pas sur moi, je me l'incorpore sans jamais être capable de le digérer, de le faire mien ou encore de prétendre être lui. Le héros est l'autre par excellence. La transcendance pure. Celui que je n'arrive pas à copier, à imiter ou encore à assimiler en moi. Le héros, je l'avale tout entier, mais je n'arrive pas à le déchiqeter, à en faire de la bouillie : je veux tellement le garder intact, le voir encore et toujours grand. Du héros, je ne copie rien. Je le bouffe tout rond. Je ne suis pas comme lui. C'est plus simple : je suis lui, mais il n'est pas moi.

Il me dépasse, me fuit. Je ne sais pas déboulonner sa statue pour m'approprier des choses qui lui appartiennent. Je le veux grand et sa grandeur se dérobe à moi.

Dans ces conditions, le choix n'est plus possible : je fais de mon héros une espèce de Dieu que je vénère et qui me donne accès au super, supra-terrestre dans l'adoration béate ou alors je le tue d'un coup, dans un délire paranoïaque ou christique. Et alors parfois, je dois me tuer moi aussi en même temps, car il est en moi. C'est le cas des jeunes tueurs de cette école au Colorado, Dylan Klebold et Eric Harris qui, le 20 avril 1999, ont tué 13 personnes, avant de se donner la mort, pour commémorer l'anniversaire de leur héros : Adolf Hitler. Pour eux, la mort d'Hitler avait fait de lui un héros-martyr. Elle était un sacrifice pour lequel ils entendaient bien se sacrifier à leur tour. Par cet exemple, on voit bien que le héros, bien que sa mort soit du domaine public, est le sujet d'une interprétation communautaire ou encore personnelle. Pour certains, il est

difficilement concevable de voir un héros dans certains personnages historiques, pour d'autres, le caractère héroïque d'un Hitler est évident. Le héros n'est pas universel, même si ceux qui l'admirent prétendent à son universalité.

Harris et Klebold voulaient être Hitler, pas seulement lui ressembler un peu, mais être lui. Et pour parvenir à la totalité du concept Hitler, il fallait faire quelque chose de « grandiose », quelque chose qui atteigne l'idéal. Ils ne voulaient pas apprendre à être comme Hitler, ils étaient lui tout de suite, immédiatement et pour toujours ce 20 avril 1999. Et seules la mort et la folie peuvent permettre, de nos jours, dans un monde où les dieux sont morts, une identification si totale et immédiate au héros. La nature de l'héroïsme n'est donc pas toujours le bien. Mais elle peut tout aussi bien l'être...

De là, peut-on conclure que le héros est dangereux ? qu'admirer un héros peut conduire au pire ? Très certainement. Le héros est dangereux, mais il est aussi celui qui fait bouger les masses. Contrairement à l'idole, il n'est pas un élément de stabilisation de l'ordre social. Si l'héroïne ou l'idole peuvent produire plein de clones d'elles, plein de copies plus ou moins parfaites, le héros n'accepte aucun double ou seulement des doubles dans la mort. Un monde peuplé de Guevara pourtant ne serait certainement pas plus mauvais. Mais Guevara est unique, inimitable.

On ne peut être comme lui. On peut se donner à lui ou à sa cause, ou encore croire être lui. Et là, de toute façon, c'est le début du chaos, dans les temps modernes.

Je pense que si la modernité dit qu'elle ne connaît plus l'héroïsme, c'est simplement parce qu'elle



est marquée par le sentiment d'un basculement du monde du côté des femmes et de l'imitation. Les personnages de Beckett, de Duras, de Musil ne sont pas des héros classiques. D'abord, la mort, ils ne la domineront jamais, ils ne la feront jamais leur chose. Elle les travaille sans que jamais ils ne s'en relèvent. De la mort, ils ne feront pas leur œuvre. De plus, ces personnages sont imitables, ils ne sont pas au-dessus de nous. On peut finir par leur ressembler.

Si l'on assiste à une certaine fin du héros, il ne faut pourtant pas imaginer que le héros puisse mourir dans la modernité. Le héros, on le sait, ne meurt pas. Luke Skywalker dans *Star Wars*, James Bond peuplent nos imaginaires et se multiplient comme des petits pains, comme des idoles, justement.

Comme le dirait Walter Benjamin, l'aura, la transcendance dans la reproduction (ou, pour parler comme aujourd'hui, dans le clonage de l'idole), se perd. Nous sommes dans un monde d'idoles où le héros comme transcendance n'en finira pas de mourir, pour renaître de ses cendres et se transformer en idole. Néanmoins, le héros continuera parallèlement sa vie de demi-dieu, mais il devra souvent se faire plus humain, plus proche du peuple.

Les idées d'idole et d'héroïne s'infiltrèrent même dans la personnalité du plus héroïque d'entre nous. Actuellement, si l'on demandait aux gens s'ils préféreraient être un héros ou une idole, ils répondraient à l'unisson, après un moment de réflexion, qu'ils préféreraient devenir leur propre idole. Personne ne veut être un héros, puisque le sens de la mort a finalement réussi à nous échapper. L'idole se donne dans un ici-maintenant que l'héroïsme ne permet pas. Et personne ne souhaite mourir pour l'avenir.

À part peut-être, comble de l'ironie, la très célèbre Madame Thatcher... (comme le dit la chanson de Renaud). Celle-ci a quand même bien failli devenir un héros au féminin, dont la définition du *Petit Robert* se donne comme suit : « *une femme d'un grand courage, qui fait preuve par sa conduite, en des circonstances exceptionnelles d'une force d'âme au-dessus du commun* ». Impossible de ne pas reconnaître l'ex-Première ministre britannique dans cette définition de l'héroïne, version masculine du héros.

Ce qui prouve bien que le héros, de nos jours, a quelque chose de suranné et même d'abject.

Comme le disait Duras : « *Il ne faut pas se croire élu, pas se croire désigné, pas se croire un héros. Pas se croire du tout.* »